



## 8. LE ROI DE LA BIBLIOTHEQUE 1

Un jour, un lion entra dans la bibliothèque. Il passa devant le bureau des prêts et fila droit vers la salle de lecture. M. Dubourdon courut trouver la directrice de la bibliothèque dans son bureau.

- Mlle Beautemps ! cria-t-il.

- On ne court pas, dit Mlle Beautemps sans lever les yeux.

- Mais il y a un lion qui se promène dans la bibliothèque !

- A-t-il désobéi au règlement ? demanda Mlle Beautemps. Elle était très à cheval sur le règlement.

- Eh bien non, avoua M. Dubourdon, pas vraiment.

- Alors, laissez-le tranquille.

Le lion visita la bibliothèque de fond en comble. Il aimait bien renifler les fiches des casiers. Mais ce qu'il préférait, c'était frotter sa crinière contre les livres neufs qu'on venait juste de mettre en rayon.

Fatigué de sa promenade, il partit se coucher dans le coin lecture et s'endormit. Que fallait-il faire ? Le règlement n'interdit pas aux lions de venir à la bibliothèque.

Bientôt, ce fut l'heure du conte. Le règlement n'interdit pas non plus aux lions d'écouter les histoires. La bibliothécaire qui faisait la lecture semblait un peu inquiète, mais ça ne s'entendit pas du tout quand elle lut le titre de la première histoire. Le lion ouvrit les yeux et tendit l'oreille. Il resta pour écouter la deuxième histoire. Et puis celle d'après. Il attendait que la bibliothécaire en lise une autre, mais les enfants s'étaient déjà levés.

- C'est fini les histoires, lui dit une petite fille. Il faut s'en aller maintenant.

Le lion regarda tour à tour les enfants, la bibliothécaire qui faisait la lecture, les livres fermés puis il rugit très fort. RAAAHRRRR !  
Mlle Beautemps sortit de son bureau à grandes enjambées.

- Qui fait tout ce vacarme ? demanda-t-elle.
- C'est le lion, répondit M. Dubourdon.

Mlle Beautemps se dirigea vers le lion et lui dit sur un ton sévère:

- Si tu ne sais pas te tenir tranquille, il va falloir que tu t'en ailles. C'est le règlement !

Le lion rugissait toujours, mais d'une voix toute triste à présent. La petite fille tira sur la robe de la directrice:

- Et s'il promet d'être sage, est-ce qu'il pourra revenir demain écouter les histoires ?

Le lion arrêta net son tintamarre et leva la tête vers Mlle Beautemps.

Elle le regarda dans les yeux et dit:

- Oui. Il n'y a aucune raison pour qu'un gentil lion bien calme n'ait pas le droit de venir écouter les histoires demain.
- Youpi ! s'écrièrent les enfants.

Le lendemain, le lion était de retour.

- Tu es en avance, lui dit Mlle Beautemps. La lecture d'histoires ne commence pas avant quinze heures.

Mais le lion ne bougea pas d'une moustache.

- Très bien. Puisque tu es là, autant te rendre utile. Elle l'envoya donc épousseter les encyclopédies en attendant l'heure du conte.

Le lendemain, le lion était de nouveau en avance. Cette fois-ci, Mlle Beautemps lui demande de lécher toutes les enveloppes des avis de retard.

Très vite, le lion prit l'habitude de rendre service sans même qu'on le lui demande. Non seulement, il époussetait les encyclopédies et léchait les

enveloppes, mais il aidait aussi les petits enfants à attraper les livres des plus hautes étagères en les laissant grimper sur son dos.

Et quand il avait terminé, il se pelotonnait dans le coin lecture et attendait sagement qu'on vienne lui lire des histoires.

Au début, tout le monde avait un peur de lion, mais ils s'habituèrent rapidement à sa présence. On aurait juré que ce lion avait été fait pour la bibliothèque.

D'abord, ses grosses pattes toutes douces le rendaient très silencieux et les enfants trouvaient qu'il faisait un dossier bien confortable à l'heure du conte. Et puis on ne l'avait plus jamais entendu rugir dans la bibliothèque.

- Comme il est serviable, ce lion ! disaient les gens en caressant sa crinière soyeuse lorsqu'il passait près d'eux.

Comment faisons-nous quand il n'était pas là ?

Lorsqu'il entendit ceci, M. Dubourdon fronça les sourcils. Ils se débrouillaient très bien avant son arrivée. Pas besoin de lion !

Un lion, pensait-il ça ne comprend rien au règlement et ça n'a rien à faire dans une bibliothèque.

*Le roi de la bibliothèque, Michelle Knudsen, 2007*





## 9. LE ROI DE LA BIBLIOTHEQUE 2

Un beau jour, comme il avait déjà épousseté toutes les encyclopédies, léché toutes les enveloppes et aidé tous les petits enfants, le lion alla trouver Mlle Beautemps dans son bureau pour voir s'il pouvait lui rendre un autre service. Il avait encore le temps de faire un petit quelque chose avant l'heure du conte.

- Bonjour le lion, dit Mlle Beautemps. Je sais ce que tu pourrais faire. Tu pourrais remettre un livre en rayon pour moi. Laisse-moi simplement l'attraper. Mlle Beautemps grimpa sur un tabouret, mais elle était encore trop petite. Alors elle se dressa sur la pointe des pieds et étendit les doigts.

- J'y suis presque...

Elle s'étira de tout son long et ... patatras !

Aïe ! La directrice allongée par terre ne pouvait plus bouger. Quand elle eut repris ses esprits, elle appela à l'aide :

- M. Dubourdon ! M. Dubourdon !

Mais M. Dubourdon ne pouvait pas l'entendre car il s'occupait des prêts et des retours.

- S'il te plaît le lion, va chercher M. Dubourdon, demanda Mlle Beautemps.

Le lion sortit comme une fusée du bureau de la directrice.

- On ne court pas ! lui cria-t-elle.

Le lion posa ses grosses pattes de devant sur le bureau de M. Dubourdon et le regarda fixement.

- Va-t'en le lion ! lui dit-il, tu vois que je suis occupé.

Le lion poussa un gémissement. De son nez, il montrait le couloir où se trouvait le bureau de Mlle Beautemps. Mais M. Dubourdon faisait comme s'il n'était pas là.

Le lion fit alors la première chose qui lui passe par la tête : il regarda M. Dubourdon dans les yeux, ouvrit grand la gueule et rugit le plus fort possible. RAAAHHRRR !

M. Dubourdon en eut le souffle coupé :

- Il est interdit de faire du bruit ! Tu as désobéi au règlement !

Il partit trouver la directrice en marchant aussi vite que le règlement le permettait. Le lion le regarda s'éloigner. Il avait désobéi et il savait très bien ce que ça voulait dire. Tout penaud, il se dirigea vers la sortie.

M. Dubourdon ne s'en rendit même pas compte. Il était trop occupé à claironner :

- Mlle Beautemps ! Mlle Beautemps ! Le lion a désobéi ! Il a désobéi !

Il se rua dans le bureau de Mlle Beautemps. Mais elle n'était pas dans son fauteuil.

- Mlle Beautemps ?

- Parfois, lui répondit la voix de la directrice qui venait de derrière son bureau, on a de bonnes raisons de désobéir au règlement. Maintenant, soyez gentil d'appeler un médecin. Je crois que je me suis cassé le bras.

M. Dubourdon courut jusqu'au téléphone.

- On ne court pas ! s'écria Mlle Beautemps.

Le lendemain matin, tout était rentré dans l'ordre. Enfin, presque tout... La directrice avait le bras gauche dans le plâtre. Son médecin lui avait dit qu'elle pouvait travailler à condition de ne pas faire trop d'efforts.

- Heureusement que mon lion sera là pour m'aider, pensait-elle.

Mais ce matin-là, le lion tardait à arriver .

A quinze heures, Mlle Beautemps alla jeter un regard au coin lecture. La dame venait à peine de commencer la première histoire. Toujours pas de lion.

Personne n'arrivait à se concentrer sur son livre ou son ordinateur. Chacun s'attendait à voir arriver d'un moment à l'autre la grosse boule de poils que tout le monde aimait tant.

Mais pas un lion ne pointa le bout de son museau ce jour-là. Ni le jour qui suivit d'ailleurs. Ni même le jour d'après.

Un soir, avant de rentrer chez lui, M. Dubourdon s'arrêta devant le bureau de la directrice :

- Puis-je faire quelque chose pour vous avant de partir ?

- Non merci, M. Dubourdon.

Mlle Beautemps regardait par la fenêtre. Elle parlait trop bas. Même si le règlement obligeait à parler tout bas. M. Dubourdon fronça les sourcils pour mieux réfléchir. En fait, il y avait bien quelque chose qu'il pouvait faire pour Mlle Beautemps.

Il sortit de la bibliothèque mais ne rentra pas chez lui tout de suite. Il fit le tour du quartier en regardant sous chaque voiture et derrière chaque buisson. Il chercha aussi dans tous les jardins, toutes les poubelles et même dans les cabanes perchées dans les arbres.

Il finit par rebrousser chemin vers la bibliothèque. Le lion était assis là, le nez collé aux portes de verre.

- Bonsoir le lion, lui dit M. Dubourdon.

Le lion ne se retourna même pas.

- J'ai pensé que tu aimerais savoir qu'il y a une nouvelle règle à la bibliothèque.

Il est toujours interdit de rugir, sauf quand on a une très bonne raison de le faire. Disons, lorsqu'une amie qui s'est blessée a besoin d'aide par exemple.

Le lion dressa les oreilles et tourna la tête. Mais M. Dubourdon était déjà parti.

Le lendemain, M. Dubourdon avait quelque chose à annoncer à Mlle Beautemps.

- Qu'y a-t-il ? demanda la directrice de sa nouvelle petite voix toute triste.

- Eh bien j'ai pensé que vous aimeriez savoir qu'il y a un lion qui se promène dans la bibliothèque.

Mlle Beautemps bondit de son fauteuil et partit à toutes jambes vers la salle de lecture.

- On ne court pas ! lui dit M. Dubourdon en riant.

Mais elle ne l'écoutait pas.

Parfois on a de bonnes raisons de désobéir au règlement. Même à la bibliothèque.

*Le roi de la bibliothèque, Michelle Knudsen, 2007*





## 10. Une histoire sans fin

Il était une fois un roi qui avait, à la cour, un conteur. Chaque soir, le conteur devait raconter au roi trois histoires pour l'endormir. Mais un jour, le roi n'arrivait pas à trouver le sommeil, car il avait eu une journée épuisante au cours de laquelle il avait dû prendre de grandes décisions, et tenir maints discours. Le soir venu, il ordonna à son conteur de lui raconter trois histoires. A la fin de la troisième histoire, le roi ne dormait toujours pas.

- Tes histoires étaient trop courtes, dit le roi. Je veux que tu me racontes maintenant une longue histoire, comme tu sais si bien le faire. Elle me fera oublier tous les soucis qui me trottent dans la tête.

Et le conteur commença :

- Il était une fois un marchand qui acheta mille moutons au marché. Alors qu'il voulait franchir la rivière avec ses moutons pour retourner chez lui, il poussa tout à coup un cri de stupeur : les crues avaient emporté le pont ! Le pauvre ne savait plus que faire. Désespéré, il courait de long en large sur la berge et soudain, il trouva une passerelle. Mais cette passerelle était si étroite qu'il ne pouvait y faire passer que trois moutons à la fois. Alors le marchand prit le premier, le deuxième et le troisième mouton et les fit passer de l'autre côté de la rivière, puis il retraversa pour aller chercher les trois moutons suivants. Lorsqu'il eut fait passer le quatrième, le cinquième et le sixième mouton, il revient sur ses pas pour aller chercher le septième, le huitième ...

A ce moment, le conteur se tut : il s'était endormi. Mais il ne dort pas longtemps, car le roi le secoua comme un prunier jusqu'à ce qu'il se réveille. Tandis que le conteur, encore tout ensommeillé, se frottait les yeux, le roi bâilla et dit :

- Avant de t'endormir, il faut que tu finisses de raconter l'histoire que tu as commencé. Mais dépêche-toi, car je tombe de sommeil.

Alors le conteur, que le roi venait de réveiller, répondit d'une voix toute ensommeillée :

- Excusez-moi, Majesté, mais la rivière est très large, et la passerelle très étroite. Et le troupeau de mouton est énorme. Alors ayez un peu de patience ! Laissons le temps au marchand de faire passer tous ses moutons sur l'autre rive. Quand il aura fait traverser ses mille moutons, je continuerai mon histoire !

- Hm, ça me semble logique, dit le roi à nouveau encore plus bruyamment, cette fois. Laissons au marchand le temps de faire passer ses moutons trois par trois sur la passerelle. Ainsi mon conteur aura le temps de prendre un peu de repos !

Entre-temps le roi s'était endormi. Il dormait si profondément que même le tonnerre ne l'aurait pas réveillé. Mais comme le conteur, qui savait si bien raconter les histoires, s'était assoupi lui aussi au chevet du roi, nous ne pouvons pas vous conter le fin de l'histoire.



- Comme Votre Majesté l'ordonnera, » répondirent-ils ; et ils dirent au jeune homme de se tenir prêt. Le roi écrivit à la reine une lettre où il lui demandait de se saisir du messager, de le mettre à mort et de l'enterrer, de façon à ce qu'il trouvât la chose faite à son retour.

Le garçon se mit en route avec la lettre, mais il se perdit et arriva le soir dans une grande forêt. Au milieu des ténèbres, il aperçut de loin une faible lumière, et, se dirigeant de ce côté, il atteignit une petite maisonnette où il trouva une vieille femme assise près du feu. Elle parut toute surprise de voir le jeune homme et lui dit : « D'où viens-tu et que veux-tu ? »

- Je viens du moulin, répondit-il ; je porte une lettre à la reine ; j'ai perdu mon chemin et je voudrais bien passer la nuit ici.

- Malheureux enfant, répliqua la femme, tu es tombé dans une maison de voleurs, et, s'ils te trouvent ici, c'est fait de toi.

- A la grâce de Dieu ! dit le jeune homme, je n'ai pas peur ; et, d'ailleurs, je suis si fatigué qu'il m'est impossible d'aller plus loin. »

Il se coucha sur un banc et s'endormit. Les voleurs rentrèrent bientôt après, et ils demandèrent avec colère pourquoi cet étranger était là.

« Ah ! dit la vieille, c'est un pauvre enfant qui s'est perdu dans le bois ; je l'ai reçu par compassion. Il porte une lettre à la reine. »

Les voleurs prirent la lettre pour la lire, et virent qu'elle ordonnait de mettre à mort le messager. Malgré la dureté de leur cœur, ils eurent pitié du pauvre diable ; leur capitaine déchira la lettre, et en mit une autre à la place qui ordonnait qu'aussitôt que le jeune homme arriverait, on lui fit immédiatement épouser la fille du roi. Puis les voleurs le laissèrent dormir sur son banc jusqu'au matin, et, quand il fut éveillé, ils lui remirent la lettre et lui montrèrent son chemin.

La reine, ayant reçu la lettre, exécuta ce qu'elle contenait : on fit des noces splendides ; la fille du roi épousa l'enfant né coiffé, et, comme il était beau et aimable, elle fut enchantée de vivre avec lui.

Quelque temps après, le roi revint dans son palais ; et découvrit que l'enfant né coiffé avait épousé sa fille. « Comment cela s'est-il fait ? dit-il ; j'avais donné dans ma lettre un ordre tout différent. »

La reine lui montra la lettre, et lui dit qu'il pouvait voir ce qu'elle contenait. Il la lut et vit bien qu'on avait changé la sienne.

Il demanda au jeune homme ce qu'était devenue la lettre qu'il lui avait confiée, et pourquoi il en avait remis une autre.

« Je n'en sais rien, répliqua celui-ci ; il faut qu'on l'ait échangée la nuit, quand j'ai couché dans la forêt. » Le roi en colère lui dit : « Cela ne se passera pas ainsi. Celui qui prétend à ma fille doit me rapporter de l'enfer trois cheveux d'or de la tête du diable. Rapporte-les-moi, et ma fille restera ton épouse. » Le roi espérait bien qu'il ne reviendrait jamais d'une pareille commission.

Le jeune homme répondit : « Le diable ne me fait pas peur ; j'irai chercher les trois cheveux d'or. » Et il prit congé du roi et se mit en route. Il arriva devant une grande ville. A la porte, la sentinelle lui demanda quel était son état et ce qu'il savait :

« Tout, répondit-il.

- Alors, dit la sentinelle, rends-nous le service de nous apprendre pourquoi la fontaine de notre marché, qui nous donnait toujours du vin, s'est desséchée et ne fournit même plus d'eau.

- Attendez, répondit-il, je vous le dirai à mon retour. »

Plus loin, il arriva devant une autre ville. La sentinelle de la porte lui demanda son état et ce qu'il savait.

« Tout, répondit-il.

- Rends-nous alors le service de nous apprendre pourquoi le grand arbre de notre ville, qui nous rapportait des pommes d'or, n'a plus même de feuilles.

- Attendez, répondit-il, je vous le dirai à mon retour. »

Plus loin encore il arriva devant une grande rivière qu'il s'agissait de passer. Le passeur lui demande son état et ce qu'il savait.

« Tout, répondit-il.

- Alors, dit le passeur, rends-moi le service de m'apprendre si je dois toujours rester à ce poste, sans jamais être relevé.

- Attends, répondit-il, je te le dirai à mon retour. »

*Fin du premier épisode.*



*Jacob et Wilhelm GRIMM, traduction de Frédéric BAUDRY  
« Les trois cheveux d'or du diable », 1812*



## 11. POURQUOI LE LIÈVRE SE DÉPLACE-T-IL EN SAUTANT ?

C'était il y a très longtemps. En ce temps-là, l'éléphant était encore le roi des animaux : il était le plus fort et tous les animaux le craignaient et lui obéissaient. Mais l'éléphant n'aimait pas apeurer ses semblables. Il se sentait isolé. Avec son caractère gentil et aimable, il préférait vivre entouré des autres, dans la joie et la bonne humeur.

Un jour, alors, il appela tous les animaux : les grands, les petits, les gros, les maigres, les poilus, les plumés, les marcheurs, les grimpeurs, les nageurs, tous ont répondu à son appel.

- Mes chers amis, leur dit-il, je vous ai fait venir parce que je ne veux plus que nous vivions dans la peur constante. Vous ne cessez de vous méfier des autres de crainte d'être mangés. Et pour cela, nous devons abandonner la chasse.

- Abandonner la chasse ! Mais comment ferons-nous pour manger ? demanda la panthère.

- C'est très simple, répondit l'éléphant. Nous allons faire comme les humains. Nous aurons chacun un lopin de terre et cultiverons chacun ce qui nous plaira.

Le singe fut immédiatement d'accord. Il voyait déjà son champ de bananes qui lui mettait l'eau à la bouche. Petit à petit les autres animaux acceptèrent également la proposition de l'éléphant qui, ne l'oublions, était le roi !

Pour éviter les disputes et les sentiments d'injustice, l'éléphant avait décidé que chaque animal devait avoir un champ à sa taille. Pour cela, chacun devrait mesurer son champ en comptant dix de ses propres pas. Ainsi, l'éléphant eut un grand champ, parce qu'il était grand, et la souris un petit champ, parce qu'elle était petite. La girafe eut un champ aussi grand que celui de l'éléphant et l'écureuil un champ aussi petit que celui de la souris.

Quand arriva le tour du lièvre de compter ses pas, il surprit tout le monde. Au lieu de marcher normalement, le lièvre fit dix grands sauts, si bien que son champ fut encore plus grand que ceux de l'éléphant et de la girafe réunis.

- Eh! Lièvre! C'est comme ça que tu marches ? demandèrent les autres animaux ?

- Oui, c'est comme ça que je marche !

- D'accord, prends ton champ, Lièvre. Mais si jamais nous te surprenons à marcher autrement, on te fera couper les oreilles !

Et depuis ce jour, le lièvre est obligé de sauter sans relâche pour sauver ses oreilles.

Parfois, la nuit, il sort en cachette de tous et prend le temps de marcher lentement, marcher sous le ciel étoilé et sentir l'herbe douce lui chatouiller les pattes ! Un vrai plaisir !

*Pascale Bézu*



## 12. La soupe au caillou

Il était une fois deux soldats de mauvaise mine qui revenaient de la guerre, pauvres et affamés.

Un jour, ils entrent dans une ferme pour se reposer et demander à manger. Les paysans sont aux champs : il ne reste à la maison que leurs trois enfants.

« Bonjour mes petits, disent les soldats, auriez-vous un peu de nourriture pour deux soldats qui n'ont rien mangé depuis plusieurs jours ?

- Nous n'avons rien à vous donner, répondent les enfants. Nous attendons que nos parents rentrent du travail pour pouvoir dîner. »

Les deux soldats ne se découragent pas. Ils jettent un œil dans la pièce et ils voient bien des aliments qu'ils pourraient voler. Mais il y a une autre ferme assez proche, et les enfants n'auraient rien qu'à crier pour attirer les voisins.

« Mes petits amis, disent-ils, puisque vous êtes pauvres, nous ne vous demanderons rien. Nous allons au contraire préparer une excellente soupe que nous partagerons avec vous. Prêtez-nous seulement une marmite, faire bouillir de l'eau, et nous vous ferons goûter la fameuse soupe au caillou.

- Et qu'est-ce que la soupe au caillou ? demande l'aînée, une fillette de dix ans.
- C'est une soupe délicieuse et comme vous n'en avez jamais mangé. C'est un grand secret que m'a appris mon père, qui lui-même l'avait appris d'un célèbre magicien. Il n'y a besoin que d'un caillou que l'on fait bouillir dans l'eau, et qui produit un bouillon délicieux. Mais il faut chercher et reconnaître le caillou, le vrai caillou, et dire quelques paroles. »

Les enfants ouvrent de grands yeux et vont chercher une marmite. Les soldats la remplissent d'eau et la placent sur le feu. Puis ils se mettent en quête du fameux caillou.

Ils en ramassent plusieurs, ils semblent les examiner attentivement et en rejettent une douzaine. Puis tout à coup, l'un d'eux s'écrie : « J'ai trouvé ! »

Il porte le caillou au ruisseau, le lave, le frotte jusqu'à ce qu'il soit parfaitement net. Alors les deux compagnons marmonnent des paroles incompréhensibles et jettent le caillou dans l'eau bouillante.

Au bout de quelques temps, après avoir tourné l'eau, ils la goûtent tour à tour :

« Mmh, ce n'est pas mauvais, dit le premier.

- En effet, dit le second. Mais il manque quelque chose...
- Une pincée de sel, peut-être ? »

Aussitôt, l'aînée se précipite pour aller chercher le sac de sel dans la réserve. On en ajoute une cuillère dans l'eau. Les soldats continuent de surveiller la soupe, puis goûtent à nouveau.

« Mes enfants, la soupe est presque prête, dit le premier.

- C'est exact, dit le second. Mais savez-vous ce qui la rendrait encore meilleure ?
- Ce serait d'ajouter une carotte ou un navet ! »

Le cadet part aussitôt au potager et revient avec deux carottes et un navet. Le premier soldat épluche les légumes puis les jette dans la marmite.

Après quelques temps, les deux soldats goûtent de nouveau mais ils ne sont pas entièrement satisfaits.

« C'est déjà bien bon, dit le premier, mais ça pourrait être meilleur.

- Tu as raison, dit le second, il y manque encore quelque chose. »

Puis ils lèvent les yeux au plafond :

« Eh ! Eh ! qu'est-ce qui pend là-haut ?

- C'est un morceau de lard de notre porc, répond le benjamin.
- C'est justement ce qu'il faut ! »

On décroche le morceau de lard, on en prend la moitié que l'on jette dans la marmite, puis l'on active le feu. Au bout d'un moment, les soldats déclarent que la soupe est à point.

Ils prennent deux grandes assiettes et se servent de la soupe. Ils demandent aux enfants une miche de pain et la mangent à belles dents, ainsi que les légumes et le lard. Puis ils se lèvent et disent aux enfants :

« Mes petits amis, nous allons nous remettre en route. Il n'y avait pas assez de soupe pour vous en donner. Mais nous vous faisons un magnifique cadeau : nous vous laissons le caillou avec lequel vos parents et vous-mêmes pourrez faire autant de fois que vous le voudrez cette excellente soupe. N'oubliez pas de faire comme nous et de dire trois fois : Abraxat. »

Puis ils s'en vont, en laissant derrière eux les enfants émerveillés par ce tour de magie.



## 13. L'ŒUF DE JUMENT

Un fermier, travailleur et peu bavard, avait une ferme, petite mais coquette, il travaillait son lopin de terre, aidé d'un vieux cheval. Après des années de bons et loyaux services, ce dernier était perclus de rhumatismes.

Le paysan finit par admettre qu'il lui faudrait le remplacer. Après avoir longuement compté et recompté ses maigres économies, il était décidé à s'endetter pour acquérir un cheval jeune et vigoureux qui lui rendrait de meilleurs services.

Comme dans tous les villages du monde, la nouvelle, on ne sait comment, se répandit de maison en maison.

Honza, dès qu'il l'apprit, réfléchit au profit qu'il pourrait tirer de cette situation. Quand ce roublard réfléchissait, cela le conduisait toujours à agir.

Au prétexte de lui rendre service, il s'empressa d'aller trouver le brave paysan pour lui donner un bon conseil de sa façon.

Après s'être assuré par d'habiles questions que le paysan était dépourvu de toute famille, il lui dit :

- Pourquoi n'achètes-tu pas un oeuf de jument ? C'est bien moins coûteux, et d'ici peu, si tu le couves bien comme il faut, tu auras un poulain qui deviendra très vite un cheval robuste !

- Mais où donc veux-tu que j'aille trouver un oeuf de jument ! Je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose !

- Pour cela, je m'en occupe ! Je sais où l'on en vend, à quelques lieues d'ici ! Il ne t'en coûtera qu'une simple pièce d'argent, voyage compris !

Crédule, le fermier donna la pièce, ravi de s'en tirer sans se mettre dans les dettes. En attendant le retour de son commissionnaire, il ne cessait d'en faire l'éloge auprès des villageois qu'il croisait :

- Cet homme-là est un bienfaiteur ! Sans lui je me serais endetté pour des années !

Il était si convaincu de sa chance qu'il ne voyait pas les sourires entendus de ses interlocuteurs. Pas plus qu'il ne comprenait pourquoi ils hochaient la tête de droite à gauche en le quittant.

Quelques jours plus tard, Honza lui apporta une pastèque. Mais il avait pris la précaution de l'emballer soigneusement d'un linge blanc. Il la lui remit comme s'il s'agissait d'un vase précieux unique au monde. Puis il lui prodigua les recommandations d'usage dans l'attente d'une naissance :

- Voilà ton oeuf de jument ! Prends-en bien soin, un coup de froid lui serait fatal! Couve-le bien comme il faut !

- Le couvrir ! Mais comment je vais faire, personne ne fera mon travail pendant ce temps !

Honza se fit accommodant pour transiger ainsi :

Couve-le seulement la nuit, ce sera un peu plus long mais quatre semaines suffiront !

Et surtout ne défais pas le linge, cela tiendra ton oeuf au chaud tout le jour !

Le fermier naïf respecta les consignes avec une assiduité sans faille.

Il était tout à son bonheur, et même un peu attendri à l'idée qu'il serait finalement la mère couveuse du futur poulain.

Après avoir couvé scrupuleusement toutes les nuits des quatre semaines, il s'inquiéta de ne ressentir aucun signe de naissance prochaine quand il caressait l'oeuf de jument. Pour calmer son angoisse, il fit appeler son conseiller.

Honza vint aussitôt. Il soupesa la pastèque, fit mine de l'examiner doctement et finit par tenir ce langage :

- L'oeuf est presque à point maintenant ! Il y a deux solutions : le couvrir encore une semaine ou provoquer la naissance tout de suite ! A toi de choisir !

- Ecoute ! Couvrir est fatigant, je dors mal et mon travail s'en ressent ! Et puis j'ai hâte de voir mon poulain !

- Alors suis-moi ! Tu vas assister à sa naissance !

Il entraîna l'homme au sommet d'une colline. Après avoir défait le linge avec précaution, il lança la pastèque de toutes ses forces vers un buisson, en bas de la pente. Un lièvre, qui s'abritait là, s'enfuit par bonds impressionnants, comme l'auraient fait tous les lièvres du monde.



Honza s'écria :

- Voilà ton poulain qui gambade ! Vois comme il est déjà vif ! Cours vite après et ne reviens que lorsque tu l'auras attrapé ! En ton absence je garderai la ferme !  
L'homme remercia son bienfaiteur et s'élança comme un dératé à la poursuite de sa chimère.

Il a sans doute couru très longtemps...

Le temps pour Honza de s'installer dans la coquette petite ferme. Il y coule des jours paisibles en prodiguant ses conseils à qui veut l'écouter. Si vous passez par-là, profitez-en vous aussi !

La croyance peut embellir la vie,  
mais quand elle devient escroquerie  
et fait naître l'espoir d'un leurre,  
il faut la combattre avec vigueur.

Albena IVANOVITCH-LAIR et Mario URBANET, «L'oeuf de jument»  
conte traditionnel de République Tchèque, Petits Contes pour rire, Glénat, 2007